

31 octobre

Le ciel absent, sans nom. Il y a eu des arbres près du fleuve. Le vert franc des feuilles dressées. Branches solides et pour toujours sur les troncs muets. Il y a eu de l'eau en masse, prête à se diviser en petits fleuves sans raison. Seuls les bateaux avançaient et flottaient. Et ce, parce qu'ils n'existaient que dans ma mémoire.

Visite au Louvre. Admiré encore et encore Lucas Cranach, les Flamands, les Hollandais et les Allemands du XV^e siècle. Découvert Zurbarán. Aimé encore Vermeer et de La Tour. Dédaigné Rubens et Rembrandt.

Soif sans dénouement. Séparée de l'acte de boire, de rassasier. Désir pur. Ange buveur. Soif de tout, de tous.

Mardi 1^{er} novembre

Un visage. Un visage dont je ne me souviens pas, il n'est déjà plus dans ma mémoire. Maintenant, c'est la lutte avec l'ombre, des nuages diffus et confus. Je lui ai tout donné. Je l'ai fabriqué et l'ai déposé en moi. Je lui ai donné ce que les années m'ont pris, ce que je n'ai pas, ce que je n'ai pas eu. Maintenant ma vie manque, je manque à ma vie, je suis partie avec ce visage que je ne trouve pas, dont je ne me souviens pas.

Il ne m'aura pas, ce visage. Il est tard pour aller envahie encore par une présence muette. Fini les amours mystiques, un visage planté au centre de moi-même.

Mais je sais que ma vie n'a de sens que quand j'aime comme je ne veux plus aimer à présent, quand j'essaye un visage et un nom pour colorer mon silence, pour me permettre de continuer à chercher et à ne pas trouver, pour me permettre ce qui, autrement, n'est que de l'ennui, du temps où rien ne se passe.

Dimanche 6 novembre

Je me réveille joyeuse. Peut-être à cause de ça, impossible d'écrire un poème. Alors : alliance définitive entre l'angoisse et la poésie ? Non. Il existe un autre plan, au-delà de l'état d'âme du poète. Sur ce plan vivent les poètes adultes, les amoureux de la forme, ceux qui croient et font et se font avec et par la poésie, pour elle-même : non pas comme une substitution mais comme une création.

Vendredi 11 novembre

Qui sont ceux qui aiment Don Quichotte ? Les sages, les lucides. Ceux qui lui ressemblent le supportent mal. Je me suis regardée dans le miroir. Je ressemble à Dylan Thomas avant de mourir, quand il a dit : « Je veux me déchirer la chair. »

Cette nuit, tandis que je parlais avec les ombres, j'ai compris quelque chose sur ce qui m'arrive — il y avait quelqu'un en moi de scientifiquement lucide. Moi je demandais : est-ce que tout ça en vaut la peine, étant donné que je vais mourir très bientôt. La réponse a été celle de toujours : « Si quelqu'un t'aime, tu ne mourras pas de sitôt ; tu vivras longtemps et ta vie grandira comme le figuier de Rilke¹. » Mais la réalité est tout autre. Personne ne m'aime malgré moi, contre moi. Personne ne me traverse comme un écueil, ce qui est la condition de cet amour espéré et jamais rencontré.

Chute dans les « nuits blanches »². Métamorphose. La souris se rêve en ibis de Chine. Quelqu'un viendra la punir : ni un chat, ni aucun danger connu. On la fera souffrir parce qu'elle n'accepte pas d'être une souris, et qui plus est (et par-dessus-tout) parce qu'en osant se prendre pour un ibis de Chine, elle souffre, elle a peur, et elle attend qu'on la punisse pour ça. Que se passerait-il, si elle n'avait pas peur de rêver être une autre ?

Samedi 11 novembre

Fuite hors de la maison, en 1955. Maman est allée me chercher chez Arturo Cuadrado³. Je l'imagine angoissée, comme dans mes pires moments, mes états horribles. Je ne sais pas si elle a réussi à dormir

pendant mes nuits d'absence. Peut-être a-t-elle pensé que je partais pour toujours? Ou bien s'est-elle doutée de mon peu de sérieux? Mais pourquoi suis-je si certaine de son angoisse? Ne s'est-elle pas plutôt sentie coupable? Non. Elle ne s'est jamais sentie coupable envers moi. Et tout ce que j'ai fait, toute ma vie, n'a rien été d'autre qu'une grande démonstration — pour elle : la sourde, l'aveugle — de son immense culpabilité. Ce n'est peut-être pas elle que je voulais convaincre, mais moi-même. Peut-être ai-je besoin de coupables pour ne pas mourir d'absurdité, pour ne pas accepter la réalité, la vérité nue : il n'y a pas de coupables, il n'y a pas de puissances malignes ni de monstres occupés à te persécuter et à te faire du mal, il n'y a qu'une seule chose : rien. Rien. Rien. Est-ce que tu le comprends seulement?

J'ai presque pleuré en pensant à son visage en larmes à cause de moi. Et ma seconde fuite, ça a été de venir en France. Cette fois-ci, elle n'a pas pu prendre le train à six heures du matin pour aller me chercher chez Arturo Cuadrado. Mais mon triomphe d'esclave serait peut-être qu'elle vienne me chercher à Paris. Si elle le faisait, je crois que je deviendrais tellement idiot que j'en perdrais la parole. Je me vois à quarante ans, sur une place, avec elle, moi jouant (comme les idiots) avec une fleur cassée ou avec une pierre, et elle criant que je vais me salir et lui donner encore plus de travail que je ne lui en donne déjà.

Il faut que je relise *Le retour de l'enfant prodigue*⁴.

Je me suis souvent demandé comment je m'exprimerais si j'étais peintre. Je sais : comme Emil Nolde⁵. Aujourd'hui, j'ai vu les danseuses (rouges, mauves, difformes comme des êtres pas encore nés) fuyant et dansant parmi les bougies et les cierges rendus fous par un vent lilas et bleu et bleu ciel et violet. J'ai vu aussi quelque chose de Munch, que j'associe nettement à Kafka. Ces visages vidés par une peur paralysante, allant sur une avenue parcourue d'êtres-ombres, de corps sans visages. Ces visages figés, « avec la peur collée à la peau comme un masque de cire »⁶. Le plus impressionnant, c'est la perfection funèbre de leurs vêtements. (Mon rêve avec mon père qui

s'habille plus élégamment que jamais, cinq minutes avant d'aller à son rendez-vous avec la mort).

Ensuite, après avoir eu envie de pleurer de peur, à cause de la peur improbable de ma mère pendant mon évasion, j'ai pensé à cette personne dont je ne veux pas tomber amoureuse. Et l'envie de pleurer n'a fait que grandir, car j'ai su, plus que jamais, que cette personne pourrait me sauver, si seulement elle m'aimait. Ce qui est impossible, car si elle m'aimait, l'impossibilité disparaîtrait, et par conséquent, mon amour aussi.

De la liberté humaine. Je voulais lui envoyer une lettre et lui exprimer simplement mon amour. Voici, à la place, ce que j'ai failli joindre à mes poèmes, ce vendredi-là où j'ai déliré d'amour :

Cher ... : je vous fais parvenir ces poèmes ainsi que mes excuses pour vous faire perdre votre temps à cause d'eux. Mais cela m'intéresse beaucoup de vous les faire lire, car je vais bientôt les publier. Ceci n'expliquant rien. Pour le dire autrement : je veux qu'ils soient lus par quelqu'un qui ne me connaît pas, et quand j'ai lu votre nouvelle, j'ai eu envie de vous les montrer. Les voici donc. Je suis désolée de ne pas pouvoir vous faire parvenir mes livres pour le moment : je le ferai dès que je les aurai reçus. Un salut très cordial

ALEJANDRA PIZARNIK

Jeudi 16 novembre

J'avais une toupie. Une toupie qui tournait. Beaucoup de vieux jouets cassés d'occasion. Ce n'est pas que je les abîmais ou que je les cassais, non : on me les offrait comme ça.

Le vélo magique. Le stylo qui faisait des divisions et des multiplications *tout seul*, de lui-même.

Samedi 24 novembre

Tout substituable. Tout remplaçable. Tout peut mourir et disparaître : derrière, il y a les remplaçants, comme dans les parcs d'attraction, ces pantins qui tombent à chaque coup de fusil et sont subitement

remplacés par d'autres et d'autres encore. C'est-à-dire qu'il n'y a rien qui oblige à vivre, et rien qui n'y oblige pas. Tout, ou presque tout, est un mensonge, puisque tout tombe ou peut tomber. La seule chose à laquelle se fier, c'est cette soif de quelque chose à vivre. Mais elle ne l'est pas non plus absolument, puisqu'elle existe parmi d'autres soifs et d'autres faims et qu'elle alterne avec elles, et qu'elle peut disparaître pendant plusieurs années et réapparaître.

Je ne crois à rien de ce qu'on m'a appris. Rien ne m'importe. Les conventions, par-dessus tout, n'ont pas d'importance pour moi et le démon sait jusqu'où et jusqu'à quelle extrémité infecte nous sommes conventionnels.

Conventions poétiques et littéraires.

Même le fait d'être jeune est une convention. Et la révolte et l'anarchie puériles. Et le mythe du poète. Le mythe de la culture. Même le communisme et le socialisme de mes amis sont une convention nauséabonde. Comme s'ils pouvaient changer les choses en parlant et en niant. Moi je suis contre. Ni religion ni politique ni ordre ni anarchie. Je suis contre ce qui nie la vie véritable. Et tout la nie. C'est pour ça que je veux pleurer et que je n'ai pas honte ou plutôt si j'ai honte et je veux me cacher et j'ai même honte de me suicider.

Les luttes et les querelles poétiques de Buenos Aires⁷ me font rire, maintenant que je suis loin. Art d'avant-garde, sonnets du dimanche. Tout ça est si imbécile. Minuscules, ponctuation et rimes. Comme si quelqu'un s'était réveillé un matin avec l'envie de se baigner dans l'alcool et d'y mettre le feu car les mots ne veulent rien dire et le langage est pourri, il est impuissant et sec. Mes jeunes amis avant-gardistes sont aussi conventionnels que leurs professeurs de littérature. Et s'ils aiment Rimbaud, ce n'est pas pour ce que Rimbaud a hurlé : c'est pour l'éblouissement que leur produisent certains mots qu'ils ne pourront jamais comprendre. D'ailleurs, les querelles littéraires sont faites seulement par ceux qui sont bien contents et installés dans ce monde. C'est une activité supplémentaire, un hobby nocturne, en se reposant dans leur lit, en buvant un café ou un whisky.

Tout ça est si idiot. Et moi, moi aussi j'ai parlé. Moi aussi j'ai ouvert la bouche et je l'ai remplie de miasmes. Mais maintenant je sais. Maintenant je sais que rien ne m'importe. Maintenant je sais que tout m'importe et *je veux exploser et me brûler et éclater*. Parce que ce n'est pas la vie. Et ce n'est pas la poésie. Et je veux chanter et il n'y a rien à chanter, à qui chanter. Il n'y a que de la merde, et la merde, on l'insulte. Mais moi je voulais chanter.

Me réfugier dans cette image de moi tirée à coups de feu par mes yeux muets.

La chambre s'est fermée, et la lumière s'aimait dans la solitude. Toutes les choses étaient de mon côté. Tension insupportable des couleurs et des formes.

La lumière s'est ouverte comme une blessure. Le corps sans tête est entré, ouvrant d'un geste brusque les rideaux inexistantes. Je me suis enfoncée dans le lit, et le corps m'a suivie. Les choses ont fait un bruit sec comme un muscle qui se détend. Je me suis mise dans l'obscurité de l'étreinte et je n'ai rien vu d'autre que ses lèvres.

Novembre

Des arbres, avant d'arriver à l'UNESCO⁸. Des moineaux et des pigeons installés en haut d'un seul arbre, le plus fleuri, le moins nu. Ciel nébuleux, blanc sale confus. Des rires à l'intérieur de moi car : pourquoi tous les pigeons et les petits oiseaux dans un seul arbre, puisqu'il y en a d'autres ? Les pigeons et des arbres avaient la même couleur.

Le « problème » avec le regard des autres. Vision du monde sans les verres grossissants. Des ombres. Une sensation de vengeance. Les gens passent sans savoir « que je les vois comme des ombres ».

Mais après, peu à peu, une sensation de pitié infinie, inutile, parce que les autres aussi ont un visage triste, tendu, angoissé. Par exemple, en passant la porte de l'Unesco, le visage, dont je ne me souviens pas, d'une femme extrêmement tendue. Alors je me suis dit : « Voilà le pire : il n'y a pas de coupables. » Et après ça, l'affiche, et j'ai ressenti l'absurdité des noms et des mots.

Tout ça et l'envie de pleurer à cause de la porte du métro qui s'est ouverte une minute pour moi, une petite minute seulement, et moi je ne suis pas entrée parce que cette machine m'a fait peur soudain et m'a donné un vertige dévorateur. Et alors je ne suis pas entrée bien que la porte se fût ouverte pour moi et j'ai senti une immense envie de pleurer parce que j'ai pensé qu'une porte s'ouvrirait une minute seulement (on l'avait ouverte pour moi seulement) et je ne suis pas entrée parce qu'il y avait quelque chose comme de la peur qui n'était pas de la peur mais de la confusion comme un nid de cordes entrelacées, un nid de vipères enlacées. Et après, j'ai enlevé mes lunettes comme on insulte ou comme on incendie.

ENFANCE

Les chaussures de gymnastique qui se décollent et qu'on recolte tous les jours. Les préparatifs de vêtements propres, tout bien lavé et plié, certains jours où l'on avait l'intention de rentrer dans l'ordre, les préparatifs en vue d'excursions, pauvre innocente — expériences horribles, et tout ça pour rien, pour une angoisse sans fond, pour un trou au fond du cerveau.

Douleur d'absence. Vertige final. Chant et enchantement. Jusqu'à ce qu'elle tombe; elle tombera cette lave et subitement, du volcan du taureau il ne restera qu'une feuille morte, exécrée, sur la cime de l'abandon. Si l'amour est ce mirage, cette certitude de ne pas aimer qui je crois aimer, pourquoi ce va-et-vient de mon sang chaud? Car: que peut une seule femme jeune dans un monde grand.

On dit que, quand la mort se rapproche, le passé fait irruption et se répand dans la mémoire comme un sac de pierres qui soudain se casse. Alors, cette nuit j'ai vu et j'ai su de vieilles choses: partout où je me voyais, je souffrais. Je souffrais comme on respire. Pourquoi est-ce que je souffrais? La même chose qu'en ce moment: douleur d'absence. Qui est absent? Je ne sais pas, mais il y a quelqu'un qui manque. Je suis venue en Europe pour chercher qui me manque. Mais que peut une jeune femme seule dans un monde grand?